

Souvenirs familiaux

2-La guerre 14-18 : des civils au Chemin des Dames

Quel que soit le moment évoqué, tendre ou joyeux, un vol noir de corbeaux ne tarde jamais à obscurcir l'horizon : 1914, la guerre. Dans les contes aussi on attend ces épisodes de frayeur et de cruauté. Le paradis enfantin sera meurtri, saccagé.

Juillet. L'année scolaire se termine, vive le temps des vacances ! Pourtant, le cœur n'y est pas. Les nouvelles sont alarmantes. Mobilisation générale. Le maître d'école réunit ses élèves pour une dernière classe et leur fait ses adieux.

Jules a quarante-trois ans. Père de quatre enfants, il n'est pas envoyé au front mais doit convoier des chevaux réquisitionnés par l'armée dans les fermes des environs. Sa mission accomplie, on le renvoie chez lui où il attendra une nouvelle affectation. Mais les événements se précipitent. Les troupes allemandes envahissent la Belgique, pénètrent rapidement dans le nord de la France.

Les documents réintroduisent la chronologie dans les faits évoqués en désordre. L'armée allemande est à Péronne le 28 août, à Saint-Quentin le 29, à Laon le 31. Le 2 septembre, les premières unités arrivent au Chemin de Dames et, sans s'y attarder, foncent sur Paris. Le 3, les cavaliers atteignent Gonesse. A l'aube du 6 septembre débute une contre-offensive française victorieuse le long de la Marne. En quelques jours, le front revient vers le Chemin des Dames. Les Français espèrent reprendre la crête, des cavaliers progressent jusqu'au camp de Sissonne. Pourtant, le 14 au matin, les Français sont bloqués devant Craonne et le moulin de Vauclair. Du 13 au 15, Craonne, déjà en ruines, est longuement disputé ainsi que Corbeny. De Saint-Erme, les obusiers allemands tirent sur Craonne. Du 13 au 24 ont lieu des combats extrêmement meurtriers. Il faut enfin se rendre à l'évidence : les Allemands ont cessé de reculer. Des renforts leur arrivent en masse. Ils tiennent la ligne de crête. Les deux adversaires sont épuisés. La guerre de tranchées commence. La falaise calcaire, ancienne carrière, va être transformée par les Allemands en une redoutable forteresse.

Rumeurs, inquiétudes, faux bruits et vraies canonnades, les habitants se sont réfugiés dans les caves, la famille Demeulant dans celle de ses voisins, les Leclerc. Les troupes ennemies sont là le 13 septembre et traversent le village devant les gens sortis des caves, surpris et muets. Louis veut voir, il est au premier rang. Brusquement, un soldat ébauche dans sa direction un geste de menace et, devant son retrait précipité, éclate de rire.

Les troupes continuent de passer. L'épicerie est saccagée, la maison, pillée. Un soldat ivre exige du champagne qu'on ne peut lui fournir. Incrédule, il descend à la cave, entraînant avec lui Jules sur lequel il pointe son arme. Heureusement, il s'apaise devant les casiers vides.

Bouconville, comme les autres villages occupés, doit payer un tribut important et de riches fermiers sont pris en otages jusqu'au paiement. Bouconville restera presque jusqu'à la fin de la guerre sur cette funeste ligne de front, du côté allemand. La rivière l'Ailette, les bois où se niche l'abbaye de Vauclair, la ferme de Hurtebise, le Chemin des Dames, Craonne, tous ces lieux familiers acquerront une triste célébrité.

Du 27 septembre au 8 octobre, Jules est employé à nettoyer les rues, ouvrir un nouveau cimetière, enterrer des chevaux. La cavalerie, l'artillerie, les convois de munitions et de ravitaillement des deux camps utilisent un grand nombre de chevaux et beaucoup mourront pendant

le conflit. Le 9 octobre en fin d'après-midi, Jules est avec les vingt et un hommes valides de la commune rassemblés : ils sont prisonniers.

Un convoi de cent quarante personnes venues de Corbeny, Berriex, Aizelles, Aubigny, Sainte-Croix, Arrancy, Ployard et Bouconville part le 10, à pied, vers la Maison rouge, Festieux, Marchais et arrive de nuit à Liesse. Les hommes dorment dans la chapelle. Le lendemain, une nouvelle marche les mène à Bucy puis à Marle. Le 12, départ pour La Hérie. Le long de la route, murs effondrés, arbres sectionnés, tombes fraîchement ouvertes, témoignent des récents combats. Repos au marché couvert de Guise. Des gens apportent des provisions aux prisonniers. Le 13, les hommes doivent défiler l'après-midi dans les rues de la ville. Jules remarque au passage la statue de Camille Desmoulins. Les trottoirs sont déserts; les habitants sont discrètement rentrés chez eux.

Après une marche de soixante-dix kilomètres, les prisonniers prennent le train et arrivent au camp de Wahn d'où on aperçoit Cologne. Jules sera, en mars de l'année suivante, au camp de Holzminden ...

Marie est restée avec ses enfants - Charlotte, seize ans, Juliette, quatorze ans, Louis, douze ans, et Marie Louise, neuf ans - dans la maison occupée par des soldats qui y demeurent plus ou moins longtemps suivant les renouvellements de la troupe. On leur a laissé une pièce. Des canons sont installés sur la place du Tripot, devant l'épicerie. Toutes les femmes du village sont dans la même situation. Complètement isolées, elles vont vivre parmi les militaires et ravitaillées par eux, corps étranger encombrant, quantité négligeable oubliée là. Elles laveront le linge.

Le bourg de Bouconville est encore à peu près intact en 1915. Des soldats ont construit un petit kiosque de bois au fond du jardin de la corderie. Parfois, ils viennent se distraire, apportent de la viande, de la salade, de l'huile et demandent qu'on leur prépare un repas. Ils apprécient particulièrement les frites.

Les jours passent. On attend des nouvelles d'Allemagne. On tente d'envoyer quelques mots rassurants. Les filles restent sagement près de leurs mères. Les garçons vagabondent. Inoccupé, curieux des armes et inconscient du danger, Louis furète partout où il peut. Lors d'une attaque française, des balles viennent se ficher dans un mur. Avec son couteau, il entreprend de les en extirper. Mais le tir continue et une balle traverse son tablier. Brusquement saisi par le bras et tiré en arrière, il reçoit d'un soldat allemand une gifle magistrale qu'il n'a pas oubliée. Il rôde aussi du côté des cuisines et rapporte parfois, caché dans son tablier, un morceau de viande que le cuisinier de service lui a furtivement glissé.

Les bombardements obligent souvent la population à se réfugier dans les caves. Marie souffre de violentes crises de coliques hépatiques. Elle est fréquemment couchée et c'est sur un matelas qu'il faut alors la transporter vers un abri. Un médecin militaire propose une intervention chirurgicale qu'elle refuse, effrayée. Un officier aurait entrepris des démarches pour faire revenir Jules auprès de sa famille.

Des tirs d'artillerie atteignent le village. Une voisine que son jeune fils appelle *M'an Ise* (maman Louise) - et c'est ainsi que son souvenir s'est fixé - a les deux jambes sectionnées par un obus. Elle se traîne à la force des bras dans le couloir de la maison ... Son mari est au front ... Quand Louis évoque ce moment, son récit s'interrompt. D'autres images passent dont il ne dit rien ...

L'état-major allemand occupe le château de la Bove. Monsieur de Verneuil, officier dans l'armée française, a été mobilisé dès le début de la guerre. Sa famille est à Paris. Le châtelain dirige lui-même le tir sur sa demeure, dit-on.

La fatigue, la peur, la misère pèsent sur tous, civils et militaires, Allemands ou Français. Dans les moments de répit, la vie reprend timidement. Les points d'eau utilisables se font rares dans la campagne dévastée. Certains sont fréquentés par les deux adversaires. Des soldats allemands et français se rencontrent à la même source, se parlent ou échangent du tabac. Par un accord tacite, on ne tire pas. Puis chacun regagne discrètement ses positions. Un Allemand montre à Louis du tabac français pour lui prouver la réalité des contacts. Ces rapprochements inquiètent le haut-commandement. En représailles, les Allemands sont envoyés à Verdun et ils font tristement leurs adieux en février 1916 ...

Une épidémie de diphtérie se déclare parmi les civils. Charlotte présente les premiers symptômes de la maladie et Marie tente de la soigner seule, espérant une erreur de diagnostic, une guérison spontanée. L'armée redoute la contagion et regroupe les civils atteints dans un hôpital militaire à Dizy-le-Gros. Bientôt, il faut se rendre à l'évidence, Charlotte a la diphtérie et arrive le jour au-delà duquel la piqûre de sérum serait inefficace. Marie se résigne à prévenir le médecin installé au château : toute la famille est aussitôt hospitalisée, la maison désinfectée et fermée. Louis se souvient du seul remède qu'on lui ait, apparemment, administré : du lait, à la fois médicament et nourriture. Il ne dit rien de ce qui arrive alors à sa mère et à ses sœurs, probablement sont-ils séparés. La plus jeune a dû être isolée car Marie demande de ses nouvelles. On lui répond que la maladie suit son cours puis que la fillette va mieux. Enfin une information arrive, sèche et brutale : « elle est enterrée là-bas ».

Marie veut retrouver vite son village, revenir dans sa maison avec ses enfants, malgré le chagrin et les difficultés. Il lui faut pour cela rédiger une demande écrite au commandant.

Jules et une vingtaine de ses compagnons quittent le camp de Holzminden le 15 mai 1916. Après deux jours de voyage, il arrive à Saint-Erme et la sentinelle qui l'accompagne le mène au camp de Sissonne où il retrouve sa mère et sa sœur Élodie et apprend qu'elles ont fait ce qu'elles ont pu pour le faire revenir. Au bout de trois semaines, il obtient enfin l'autorisation de rejoindre sa famille à Bouconville.

Les conditions d'existence sont de plus en plus pénibles. Aucune opération militaire, si coûteuse en vies humaines soit-elle, ne réussit à être décisive. La situation s'enlise. L'hiver 1916-1917 est très rigoureux. Le vin gèle dans les bidons des soldats, les boules de pain sont partagées à la scie à bûches et la viande débitée à grands coups de hache à bois. Au début du printemps, le bruit court d'une grande offensive décidée par les états-majors. Ce qui reste au front de population civile serait massacré lors d'une attaque de grande envergure.

Au début du mois de mars, la Croix-Rouge belge se charge de déplacer les femmes, les enfants de moins de quinze ans et les vieillards. Louis aura quinze ans le 21 mai. Il devrait être évacué vers la Belgique mais les autorités croient à une tricherie et il partira avec les hommes âgés, plus ou moins valides, qui sont encore dans la région et seront employés à l'arrière du front allemand à des travaux divers, mal nourris, mal soignés, parfois brutalisés. Heureusement, il est avec son père !

Marie et ses filles sont allées en tombereau à la gare de Saint-Erme. Le train les mène à Coucy-les-Eppes où elles retrouvent les hommes. Brefs adieux.

La grande attaque française a lieu le 16 avril. La riposte allemande est immédiate et foudroyante. Les tirs des mitrailleuses abritées dans les « creutes » font des ravages. L'attaque du Chemin des Dames - *Chemin de l'Apocalypse* - est un douloureux échec.

Marie, Charlotte et Juliette arrivent à Namur et leur hébergement est à Loncée pendant trois mois. L'accueil collectif n'est pas très chaleureux car les précédents réfugiés ont causé quelques

difficultés mais elles sont bien reçues chez une veuve et ses deux filles, Henriette et Jeanne. Une allocation leur est attribuée ainsi que du ravitaillement de l'Aide américaine car les États-Unis sont entrés en guerre. Elles vont chaque semaine à Namur et tentent d'envoyer des nouvelles aux prisonniers.

Marie et ses filles, dirigées vers la Suisse, arrivent enfin en France, à Aix-les-Bains où elles dorment une nuit. Les réfugiés ont parfois la surprise de s'entendre appelés « les Boches » par leurs compatriotes.

Les gens se dispersent, cherchant un lieu d'accueil. Marie voudrait s'orienter vers la Creuse où vit sa famille paternelle qu'elle connaît peu mais c'est à cent kilomètres d'elle, à Châtelguyon, que le voyage s'achève. Un hôtel réquisitionné les reçoit pendant un mois. Puis d'autres réfugiés arrivent : il faut laisser la place. Marie, ses filles et une autre famille trouvent un abri à Saint-Hilaire-la-Croix, au presbytère. Là encore, les habitants sont méfiants : des Mosellans se seraient mal conduits ... Pour ramener le calme, le curé fait un sermon en chaire. Le lendemain, le maire se rend au village, portant sur l'épaule un bâton au bout duquel il a piqué un gros pain qu'il offre aux réfugiés. Suivant son exemple, d'autres donnent des haricots ...

Marie reste à Saint-Hilaire jusqu'à ce qu'une amie de Bouconville installée à Aulnay-sous-Bois lui propose de venir la rejoindre. La proposition est vite acceptée.

Le nom de cette amie - Madame Adam - évoque pour moi l'image d'une très vieille dame vêtue de noir, assise auprès d'un petit lit blanc. Je suis allée lui rendre visite avec ma marraine dans une vaste salle emplie d'autres lits blancs, séparés les uns des autres par de grands draps qui délimitent de minuscules espaces occupés par d'autres vieilles dames : l'hospice de vieillards d'Aulnay.

Les hommes valides de plus de quinze ans sont maintenus sous l'autorité de l'armée allemande. Louis n'a pas encore quinze ans mais il a beaucoup grandi et les militaires ne veulent rien entendre : on essaie sans doute de les tromper ! Jules, Louis et les garçons de Bouconville rejoignent ceux de Sainte-Croix en mars. Prisonniers civils, ils gagnent la route de Reims à Laon et croisent une colonne de ravitaillement qui se dirige vers les premières lignes. Un sous-officier bavarois, Karl Widens, reconnaît Louis, s'arrête et vient vers eux avec du pain.

Durant les violents affrontements de 1917-1918, l'armée a fort à faire. Les prisonniers civils sont encombrants. On les déplace en même temps qu'évolue la situation. Le ravitaillement des troupes est de plus en plus malaisé. Les munitions passent d'abord, la nourriture ensuite. Sur place, on ne trouve plus rien depuis longtemps. Les prisonniers se contentent d'un bol de riz par jour et Jules donne à son fils une bonne partie de sa ration.

Le convoi s'oriente vers Coucy-les-Eppes, à l'est de Laon. Les hommes sont hébergés dans le grenier de la raffinerie de sucre en très mauvais état. Ils travaillent à une tranchée de chemin de fer mais le lieu est bombardé et les terrassements s'arrêtent. L'hiver arrive. Il faut supporter le froid et la pluie. Les prisonniers sont un jour dirigés vers le château de Marchais et immobilisés dans la forêt. Le soir venu, des couvertures sont distribuées. Il neige. Les hommes s'allongent sur des lits de feuilles mortes. Certains préféreront marcher toute la nuit, fantômes gris dans la bourrasque, pour ne pas geler. Jules et Louis ont choisi l'abri d'une haie et se réveillent au petit matin, poudrés de neige, recroquevillés l'un contre l'autre pour mieux garder un peu de chaleur. Ils sont ensuite logés dans les communs du château et occupés à casser des cailloux sur le bord des routes. Plus tard, ils repartiront à pied vers Liesse puis Gisy. Ils travailleront dans la forêt de Samoussy et rentreront au camp de Gisy chaque soir.

Les Américains leur font parvenir des morceaux de savon qu'ils se partagent. Une nuit, Louis quitte le camp, traverse les tourbières et gagne Liesse. En plein jour ou passant par la route, la police militaire l'arrêterait. Arrivé à Liesse, il cherche l'endroit où sont installées les cuisines et dit en allemand qu'il a du savon. Il obtient de l'échanger contre deux pains gris et rentre au camp par le même chemin sans être vu. Pour subsister, les prisonniers vont aussi, toujours la nuit, voler des pommes de terre plantées par les soldats à la ferme de Sainte-Suzanne. Une sentinelle est chargée de garder le champ mais les vols n'en continuent pas moins.

Printemps, été se succèdent à nouveau.

De Liesse, les prisonniers sont transportés à Aubenton. Ils patientent à la gare toute une journée. Las d'attendre un départ qui ne se fait pas, Louis et quelques camarades décident d'aller dans la ville occupée par la troupe pour essayer à nouveau d'y échanger du savon contre du pain. A leur retour, le train est parti. Ils doivent aller s'expliquer à la Kommandantur. Joint aux militaires d'un convoi en partance, ils finissent par retrouver leurs compagnons.

Ils resteront à Aubenton jusqu'au 9 novembre 1918, travaillant à Hannapes, au-delà de la borne-fontaine qui marque la limite entre les deux départements de l'Aisne et des Ardennes. Louis se trouve un jour dans une équipe dont la tâche consiste à installer des poteaux. Les trous sont creusés, il faut soulever et engager dans chacun d'eux un lourd fût de bois. Plusieurs hommes s'y emploient mais, lors d'une malencontreuse manœuvre, Louis reste seul sous la charge et s'effondre. Un soldat du Génie qui dirige le travail s'irrite de la maladresse et commence à frapper l'adolescent à terre. Aussitôt, Jules lève sa pelle, menaçant, prêt à défendre son fils. Heureusement, la sentinelle intervient et, soutenant les prisonniers, calme son collègue. Louis est soigné et l'infirmier signale qu'il ne devrait plus faire qu'un service léger.

Jules et Louis sont logés près d'un pont de la voie de chemin de fer. Pour freiner l'avance de leurs adversaires, les Allemands dynamitent ce pont avant leur départ. Les premiers soldats français arrivent bientôt et un de leurs soucis immédiats est de rétablir la communication. Ils demandent donc aux prisonniers à peine libérés de reprendre pelles et pioches pour construire un pont de fortune mais ils sont fraîchement accueillis. Une nouvelle épidémie est en train de s'installer et fait déjà des ravages, la *grippe espagnole*. Louis est atteint, il faut l'hospitaliser. Il entre en convalescence dans un hôpital temporaire.

Par quelques lettres échangées grâce à la Croix Rouge, Jules sait où habitent Marie et ses filles et de leur côté les trois femmes attendent un retour prochain des prisonniers. La ligne de chemin de fer du Nord passe à Aulnay. Elles savent tous les horaires et se relaient à la gare, espérant à chaque train annoncé.

Libérés le 9 ou le 10 novembre, Jules et Louis quittent Aubenton et se dirigent à pied vers Laon. Ils s'arrêtent à Dizy-le-Gros et se recueillent sur la tombe de Marie-Louise. Arrivés au camp de Sissonne, ils cherchent un abri parmi les décombres et décident de passer la nuit dans un bâtiment ruiné déjà occupé par des Italiens. Ils posent leurs sacs, s'allongent et s'endorment. Au matin les Italiens sont partis, les sacs aussi. Un Italien encore présent auquel ils racontent leur mésaventure partage avec eux ses provisions.

Au lieu de gagner Laon, ils font un détour en direction de Saint-Erme pour revoir leur village mais lorsqu'ils sont à Bouconville, ils se perdent dans un amas de pierres, de terre et de morceaux de bois sans pouvoir retrouver ce qui fut leur maison. Ils reconnaissent enfin l'endroit grâce à la cave voûtée, seul élément encore identifiable. Elle a été étayée pour servir d'abri à des soldats. Triste pèlerinage.

Quittant ces lieux déserts, ils parcourent les vingt kilomètres qui les séparent de Laon. Ils retrouvent la ville, meurtrie mais animée, et les autorités militaires qui vont se préoccuper de leurs

papiers. Louis ne possède qu'une feuille d'identité établie par les services allemands et l'année de naissance qu'elle mentionne est fautive : on l'a vieilli de deux ans. Il aurait donc l'âge de rejoindre l'armée. Malgré les explications et les protestations de Jules, un officier veut envoyer Louis à la citadelle. Jules se met en quête d'une personne de Laon qui le connaisse et puisse témoigner de l'âge de son fils. Le problème enfin résolu, un camion militaire les conduit à Soissons où ils prennent le train. Ils savent qu'il leur faudra descendre à une station nommée Aulnay. Jules se renseigne auprès d'un compagnon de voyage et la conversation s'engage. L'homme revient du front où il est allé identifier la dépouille de son fils.

A la gare, Juliette les attend. La famille est enfin réunie mais il manque Marie-Louise. Maison détruite, village ruiné, santé compromise. Ni travail ni argent ...

Madame Adam habite une petite maison au fond du jardin de la propriété de sa sœur. C'est elle qui a aidé Marie et ses filles à trouver un toit et du travail. Le logement n'a été d'abord qu'une baraque en bois, boulevard de Gourgue. Juliette fait des ménages, Charlotte est employée dans une boulangerie de la rue Rennequin à Paris. Elles ont ensuite loué une chambre meublée, boulevard de la Gare, et c'est là qu'elles logent quand arrivent Jules et Louis. Il faut trouver plus grand.

Juliette travaille chez une femme seule qui les accueille quelque temps. Mais cette dame meurt et sa maison est mise en vente. Les Demeulants n'ont pas l'argent qui permettrait un achat. C'est à ce moment qu'est trouvé l'appartement de la rue des Écoles. Jules s'emploie à la journée, bêche des jardins ... avant d'être embauché comme magasinier au champ d'aviation du Bourget. Charlotte et Juliette sont ouvrières dans un atelier de couture d'Aulnay jusqu'à ce que Charlotte se marie et ouvre chez elle son propre atelier où vient travailler sa sœur.

Louis aura bientôt dix-sept ans. Il n'a pas le certificat de fin d'études primaires et pas non plus de métier. Très maigre, il ne quitte pas la maison sans un morceau de pain dans sa poche pour apaiser de brusques fringales. Le médecin lui a recommandé le grand air. Voilà Louis apprenti-jardinier chez un horticulteur de la ville. Il aime la terre et les fleurs et accepte de bon gré cette occupation. Une autre vie s'organise. De nouveaux liens se tissent.

Les grands-parents Souraud, eux aussi évacués en 1917, sont rapidement retournés à Soissons puis à Lierval. Leur village est peu éprouvé par la guerre. Jules ne rêve que de retour au pays. Il fait plusieurs voyages à Laon, contacte d'anciens clients, cherche une maison pour loger sa famille et en trouve une à Vaux-sous-Laon. Sa sœur Élodie, maintenant secrétaire à la préfecture, l'aide à préparer un dossier. Mais il y a tant à faire partout et pour tous ... Au moment de prendre la décision du retour, Jules s'aperçoit qu'il est seul à vouloir partir. Charlotte a rencontré Gaston, maître d'hôtel, gazé de guerre, qui vient de sortir de l'hôpital. A lui aussi, les médecins ont conseillé le travail au grand air. On lui propose un poste de sergent de ville. Encore un uniforme à porter ! Il accepte pourtant mais supporte mal le revolver. Jamais il ne consentira à le sortir de son étui devant nous. Il ne souffrira pas que son fils ait le moindre jouet guerrier.

Pour remplacer les nombreux instituteurs morts à la guerre, l'administration procède à un important recrutement de maîtres auxiliaires. Juliette pourrait réaliser son désir malgré l'absence de diplôme. Elle refuse de tenter sa chance à l'idée d'avoir à s'éloigner de ses parents vieillissants. Elle repoussera de même une proposition de mariage. Timidité excessive, soif de dévouement, ressort cassé et peur de vivre ? ...

Louis cultive les fleurs. Un voisin l'a pris en amitié. Pendant ses moments libres, il le fait un peu étudier et le pousse à se faire embaucher au Bourget tout proche où travaille déjà Jules. Le souvenir des actions héroïques des pilotes de chasse comme Guynemer (cinquante-quatre victoires) abattu en 1917 à vingt-trois ans, reste vif dans les mémoires. L'aéronautique est en plein essor.

Côtoyer les aviateurs est une perspective exaltante pour un jeune garçon. Louis devient mécanicien au sol ...

Marie ne rêve que d'une chose : être auprès de ses enfants.

En 1919, une « ligne rouge » dessinée sur la carte des combats indique une suite de villages jugés trop détruits pour être reconstruits. Craonne et Bouconville sont situés sur cette ligne. Le *Vieux Craonne* ne revivra pas à son emplacement historique mais un peu plus au sud, dans un espace vierge d'habitations. Une intervention de Monsieur de Verneuil aurait obtenu une modification de la décision concernant Bouconville : le village et le château de la Bove seront rebâti.

Jules est fatigué, vieilli. Il renonce à regret à ses espoirs de retour et à ses biens de Bouconville. Amas de pierres et terrain sans valeur, Monsieur de Verneuil les lui rachète pour fort peu. Jules partage la somme reçue et place l'argent sur des livrets d'épargne aux noms de ses trois enfants.

A la date du 21 octobre 1920, on lit dans le Journal officiel cette citation : « Bouconville a supporté courageusement de fréquents bombardements qui l'ont complètement détruite. Par la fière attitude qu'elle a opposée à l'envahisseur au cours d'une longue occupation, par les souffrances endurées, a bien mérité de la nation ». La commune a déposé le 19 novembre une demande d'indemnité pour dommages de guerre de première catégorie. Les comptes - la décision étant datée du 22 septembre 1923 - sembleront clos le 20 mars 1928.

Arrive la convocation au conseil de révision. Malgré les difficultés de son adolescence, Louis est déclaré « bon pour le service » et affecté à une unité de chars d'assaut de Nancy. Il prend un soir son tour de garde. C'est la mauvaise saison. Rhume, bronchite, infirmerie : la bronchite ne guérit pas. Un médecin plus attentif pose des questions, écoute le récit des années de guerre, examine longuement Louis et le propose à la commission de réforme. Un séjour dans un établissement militaire de soins aux blessés du poumon est proposé mais Marie, très inquiète, souhaite voir revenir son fils auprès d'elle le plus vite possible. Dès qu'il semble rétabli, Louis rentre à Aulnay, réformé, muni d'un carnet de santé qui lui permet d'être suivi gratuitement au dispensaire pour les difficultés pulmonaires. Jusqu'à ce moment, les frais divers de consultation du médecin des membres de la famille ont lourdement grevé son budget. Quand, après ma naissance, mon père sera de nouveau malade, ce carnet de santé sera le seul secours.

Je n'ai pas tout retenu - et peut-être pas tout compris - des récits de mon père. A mes propres souvenirs d'enfance sont venus s'ajouter des bribes de conversation avec mes tantes, des détails pris à des lectures pour préciser des faits contés en désordre ...

De son enfance et des années difficiles qui l'ont si fortement marqué, mon père parlait de moins en moins souvent. Tant d'événements nouveaux, dans la famille et autour d'elle, accaparaient l'attention. La vie simplement. Pourtant, il n'avait rien oublié. Il n'est revenu qu'une fois à Bouconville, avec maman et moi, peu de temps avant mon mariage en 1949. Il y a retrouvé un ancien camarade de classe et de captivité. Tuberculeux, inapte au travail, celui-ci lui apprend qu'ils sont les deux seuls survivants du village de cette tranche d'âge. Les autres sont morts plus ou moins rapidement de tuberculose.

Trois jours avant sa mort, je l'ai surpris, fiévreux et ensommeillé, dans la chambre de la clinique où il venait d'être opéré. Il parlait d'une voix faible : « Bouconville ... les soldats ... la nourriture est bonne ... ». Je n'en saisis pas davantage. Il ne peut oublier ... moi non plus.

Ma famille a une histoire et, ajoutée à tant d'autres, elle participe pour sa petite part à cette Histoire que l'on m'a enseignée à l'école et que j'essaie de dire à mon tour à mes élèves car je suis devenue institutrice.

Je me suis mariée, les enfants sont nés; les obligations journalières envahissent le temps. Certaines interrogations demeurent et le hasard fait parfois signe. Pourquoi aucun membre de la famille, dans les différentes circonstances de son existence, n'a-t-il jamais rencontré d'homonymes? Pourquoi un feuilleton parcouru au bas de la page d'un quotidien porte-t-il « *très haut et très puissant baron de Meulan* » ? Pourquoi au nom *Guizot* du dictionnaire lit-on que sa première femme se nommait Pauline de Meulan ? Il ne s'agit pas d'une exacte homonymie puisque ce sont deux noms nobles, avec particule, l'un du XIX^e siècle cité dans un très sérieux ouvrage, l'autre évoquant un grand personnage d'un temps plus ancien dans un écrit moins fiable.

J'écris à ma grand-tante Élodie qui habite toujours Laon pour lui demander ce qu'il conviendrait d'entreprendre afin de connaître nos ancêtres. Elle me répond le 22 janvier 1956 : « J'ai longuement réfléchi à ce que tu m'as demandé mais c'est beaucoup plus compliqué que tu ne peux le croire car j'ai perdu mes objets les plus précieux au cours de notre évacuation (en 1940). Je pensais pouvoir retrouver des renseignements ... mais les archives de la préfecture ont été en partie détruites lors des bombardements. Il reste à chercher ... au greffe du Tribunal ... Je ne m'en sens plus le courage, je viens d'avoir soixante-quatorze ans et un rien me fatigue ... S'il m'est permis de te revoir un jour, nous reprendrons cette conversation ... ». Je reste perplexe, j'ignore tout des recherches. L'entreprise me paraît vouée à l'échec.

Il aurait fallu se hâter de recueillir au moins les souvenirs personnels d'Élodie, poser des questions sur ses parents, l'entourage, la vie au village. J'ai compris trop tard l'intérêt, l'urgence. Élodie s'affaiblit loin de moi, elle est hospitalisée ...

Dans les années soixante-dix, un Cercle généalogique est créé au Mans. Quelques informations circulent. La décision est prise : nous consacrerons une semaine des vacances prochaines à un séjour dans le département de l'Aisne.

A Laon, nous logeons dans un hôtel de la ville haute. Non loin de la cathédrale, le numéro 2 de la rue du Change n'est plus qu'un espace vide, maison abattue pour cause de vétusté. Très vite, nous partons vers Bouconville. A la mairie, nous trouvons les documents dont nous connaissons déjà en grande partie, la teneur : actes de naissance de mon père, de ses sœurs et de mon grand-père, acte de décès de Louis Désiré, mon bisaïeul. Les actes de mariage sont à Lierval et à Craonne, villages des épousées; nous les verrons plus tard. Monsieur de Verneuil est mort sans postérité. Son neveu, Monsieur de Benoît, est maire du village. Il nous reçoit aimablement à la ferme du château de la Bove et nous parlons de la vie à Bouconville depuis 1920 : reconstruction, installation des émigrants polonais, retour partiel des habitants - maintenant décédés - physionomie nouvelle des lieux ... Malgré l'obligeance du maire et du secrétaire, nous ne trouverons rien de plus quant au patronyme Demeulant et nous sommes tout surpris d'en avoir fini. Mais nous avons fait une découverte dans l'acte de décès de Louis Désiré : il est né à Beautor, un endroit dont nous n'avons jamais entendu parler, au nord-ouest de Laon, au-delà de la forêt de Saint-Gobain, sur les bords de l'Oise. Une jolie promenade projetée pour le lendemain.

La forêt est belle, la campagne plaisante. Je vois peu l'agglomération, cherchant rapidement la mairie. Lorsque j'exprime le désir de consulter les anciens registres, ma demande semble inopportune. On me les apporte cependant et je vais les parcourir durant toute la matinée, debout, appuyée à un coin de guichet, tandis que mes filles iront flâner en ville avec leur père.

Les découvertes s'enchaînent. Louis Désiré est né le 1^{er} avril 1840, Eugénie Adélaïde, sa mère, le 19 janvier 1813. Voici les naissances de Louis Hubert en 1773, de Hubert en 1747 et, en 1705, celle de Hubert, fils de Hubert et d'Elisabeth Thierry. Cette colonne généalogique s'étoffera mais la surprise est grande d'avoir parcouru si rapidement deux siècles, trouvé cinq générations géographiquement stables et rencontré un milieu artisanal particulier, celui des tisserands et des

fileuses. Comme on me l'avait dit, Louis Désiré est né de père inconnu. Selon l'acte, Eugénie Adélaïde, fileuse âgée de vingt-sept ans, accouche « en sa demeure ». La naissance est déclarée par la sage-femme.

Mes informations ne se compléteront que lentement car je vis loin des archives de l'Aisne. Lors de rares visites, je collecterai les alliances aux diverses générations ...

Je peux aller plus facilement aux archives du Mans, de Laval, de Tours ou d'Angers, et parfois à celles de Guéret, d'Orléans et d'Amiens ... sans parler des investigations dans les mairies, des recherches de lieux ... Je découvre un travail nouveau en réalisant la généalogie de toute la famille dont les ascendants se trouvent alors, pour l'essentiel, connus jusqu'au début du XVIII^e siècle.

Puisqu'il est bien établi que la ligne agnatique de ma propre famille s'est développée à **Beautor**, il serait intéressant de mieux connaître ce village, les événements dont il a été le théâtre et les ancêtres qui y ont vécu. Sa situation géographique est mal déterminée : pas vraiment dans le Laonnois, à la limite de l'Île-de-France mais au-delà, pas tout à fait en Picardie plutôt en Vermandois dont les limites ont beaucoup varié au cours du temps.

Il faudrait aussi retrouver ceux dont l'acte de **1705** donne les noms, **Hubert Demeulan** et Elisabeth **Thiery** ...

Les informations glanées au gré des déplacements et des lectures, ensuite choisies et classées par ordre chronologique, essaieront de restituer de la vie autour des personnages recherchés mais le souci de rester au plus près de l'information, sans prendre le risque d'introduire des éléments subjectifs, rend le texte parfois un peu sec et aride.

J'ai lu que Thucydide, très soucieux de la chronologie, estimait que l'enchaînement des faits était un début d'explication. Je ne peux que me ranger à ce sage avis. N'ayant, au début de ce travail, aucune idée précise de ce à quoi j'allais aboutir, je ne pouvais que tenter de respecter au mieux l'ordre chronologique.

La recherche se construit le plus souvent de l'aval vers l'amont mais, une fois écrite, elle est plus aisée à lire dans le sens du déroulement du temps, de l'amont vers l'aval, et c'est ainsi que je vais transcrire mes découvertes.

Les noms patronymiques ou toponymiques qui semblent devoir intervenir - ou qui interviendront précisément - dans l'existence de ces personnages sont soulignés d'un caractère gras.